

LES PROBLEMATIQUES DE LA FAMILLE DANS LES ETUDES DE POPULATION

par André QUESNEL

Le titre de cet exposé est ambitieux en ce sens que l'on devrait couvrir tout le champ des sciences humaines. En effet, la famille est partout et à ce titre on peut se demander, comme le disent certains, si elle n'est pas nulle part.

La famille a souvent été posée comme base de la société, aussi bien d'un point de vue juridique qu'idéologique que pour justifier les interventions qui s'appliquent à elle. En fait, elle n'a jamais été abordée directement, mais par rapport à des objets tels que la santé, le travail (reproduction de la force de travail), le revenu et sans oublier la psychanalyse (la famille productrice de névroses...).

La famille est considérée aussi comme une médiation. C'est l'idée qui émerge de plus en plus, notamment dans les études de population menées en Amérique Latine. C'est peut-être à ce titre de médiation entre différents processus sociaux que la famille est objet d'intervention.

Elle est d'abord objet d'intervention politique avant d'être un objet de science. C'est ce que développait Ph. COLOMB, en parlant des migrations internes : la redistribution de la population à l'intérieur d'un territoire a été plus l'objet des pouvoirs publics et des politiques que des scientifiques.

La famille en Afrique est un cadre d'intervention privilégié, par le contrôle qu'opèrent les anciens sur le contrôle de la circulation des femmes et des enfants, plutôt que sur la circulation des produits (renvoi au livre de MEILLASSOUX). Mais l'on peut renvoyer à l'article de KULA, qui montre comment dans une société servile, la Pologne du XVIIème siècle, le seigneur contrôle ses unités de populations et ses dépendants : en contrôlant à la fois, les mariages et la circulation des individus entre les différentes familles. On peut signaler, pour illustrer par un exemple contemporain, que les ministères de la famille resurgissent en France et en Europe.

Il faut rappeler que dans le Plan d'Action Mondial sur la Population, à Bucarest et à Mexico, la famille est l'unité de base de la société. "La famille est la principale institution par l'intermédiaire de laquelle les changements sociaux, économiques et culturels influent sur les tendances démographiques notamment les taux de fécondité".

Cette position renvoie aux théories et interventions (voir intervention de P. LIVENAIS) car dans cette définition, on retrouve le concept de famille médiation des sciences sociales. On a une indépendance entre les principes d'action politique et les concepts théoriques et méthodologiques, la famille est le lieu des pratiques non seulement pour les pouvoirs politiques mais aussi pour les sciences humaines, ce qui explique d'ailleurs à la fois :

- que toutes les disciplines s'y intéressent,
- qu'aucune ne prenne la famille comme objet d'étude.

En premier, il conviendrait de s'interroger sur la notion de famille, lieu déversoir des pratiques sociales, ce qui supposerait alors que l'on pourrait délimiter ce lieu. Quelles en sont les limites?

Ne sont-elles pas justement ces pratiques. Autrement dit, il peut en être de la famille comme de l'Etat et du pouvoir, qui sont, comme dirait Paul VEYNE, l'objectivisation des pratiques sociales. Ce sont ces pratiques qui conforment l'institution, ou l'instance, qui produisent cette institution.

Ce qui expliquerait que l'on est incapable de donner une définition unitaire de la famille, d'autant plus quand la définition de la famille est donnée a priori comme en démographie, où l'on aura recours à une multitude de critères pour la définir : la parenté, la production, la consommation, la résidence... critères dont on ne sait jamais bien ce qu'ils recouvrent.

Ce point apparaît le plus important : comment cette définition a priori de la famille en démographie enferme toute la recherche démographique dans une forme d'approche dont il est difficile de sortir.

Alors qu'en anthropologie la démarche est inverse : l'anthropologue se demande ce qu'est la famille dans une société. Toutefois, il court toujours le risque d'enfermer les pratiques qui conforment la famille dans un seul système, ou un sous-système fermé, et on sait bien que des systèmes fermés sans fuites, sans déviations n'existent pas. On peut d'ailleurs citer plusieurs exemples de ce point de vue :

- Dans un système identifié comme patrilinéaire, l'exemple de la Société Bété de Côte-d'Ivoire (J.P. DOZON) montre que sous certaines conditions, certains circuits de parenté peuvent être activés alors qu'ils étaient potentiellement dans la structure familiale mais n'apparaissaient pas dans les pratiques. Ce sont sûrement les circuits matrilineaires qui se trouvent activés dans certaines situations ce qu'il appelait la matriversion.

Pour cette raison, il est difficile de donner une définition fermée définitive de la famille, car c'est un danger pour ne pas dire une impossibilité. Le problème en démographie va être insoluble car on a une définition a priori.

- Le deuxième exemple de référence est tiré d'un article de GODELIER "Modes de production, rapports de parenté et structures démographiques". Il montre comment une rupture démographique, due à la famine, dans une population, met en cause tout le système d'échange matrimonial et induit une transformation de ce système. Et quand reviennent les conditions permettant le fonctionnement du système antérieur, on ne revient pas à ce système.
- Le dernier exemple de référence sera la distinction entre famille nucléaire et élargie. L'évolutionnisme qui fait passer de la famille nucléaire à la famille élargie est largement condamné par des contre exemples historiques.

Les études de Tamara HAREVEN montrent comment des groupes d'origine rurale, avec un fonctionnement qui s'articule autour d'une famille nucléaire au sens classique du terme, en viennent à s'organiser en famille élargie dans les premiers temps de l'industrialisation des Etats-Unis.

Ce que nous retiendrons, c'est qu'il existe des liaisons entre les individus lesquelles se trouvent activées suivant les situations, et définissent la morphologie de la famille ou le système familial.

Dans la littérature, on trouve des critiques au schéma évolutionniste classique, en prenant des contre exemples comme nous venons de le faire. Mais la critique est mal située dans la mesure où l'on parle a priori de famille nucléaire ou de famille élargie. La critique devrait plutôt se porter sur les a priori qui définissent la famille.

La famille définie a priori dans le champ de la démographie est le principe qui détermine les orientations des études, tant au plan problématique qu'au plan méthodologique.

Ainsi, avant de poser la question qui nous intéresse dans ce séminaire, à savoir : les rapports qu'entretiennent la famille et les changements démographiques dans une société donnée, il convient d'aller au-delà et de se demander ce qu'est la famille. Ceci nous amènerait à l'approche de la sociologie de la famille où l'on rencontre différentes orientations, développées notamment par Andrée MICHEL. Ces différences se retrouvent en Démographie.

La famille émerge depuis peu de temps dans le champ de la démographie (CICRED, 1979), ce qui paraît paradoxal dans la mesure où l'on s'est intéressé à la nuptialité, à la fécondité, à la mortalité dans l'enfance, aux migrations, etc..., et surtout que l'unité collective résidentielle est la base de la collecte des données démographiques.

Nous allons aborder la démographie de la famille par les problèmes méthodologiques.

I. LA DEMOGRAPHIE DE LA FAMILLE

Il convient de s'arrêter sur ces points méthodologiques, qui peuvent paraître techniques, mais engagent très loin, à la fois :

- dans les problématiques posées, leur contenu et leur pertinence ;
- et dans la manière d'y répondre, qui conduit à des impasses et des résultats pas toujours utiles et parfois erronés.

Pour cette raison, il convient d'envisager ces points méthodologiques, avant les problématiques de la famille dans les études de population.

La démographie dans son développement statistique est arrivée au point où elle s'appuie sur une unité collective en ce qui concerne la collecte des événements démographiques, et sur l'individu, en ce qui concerne l'analyse.

L'unité collective retenue en démographie se rapporte principalement à la résidence commune, et englobe des individus qui entretiennent entre eux des rapports économiques - de production et de consommation principalement.

On comprend dès lors que l'on s'éloigne déjà des notions de famille qui s'appuie sur la filiation, le mariage, la consanguinité, etc... Et cela, principalement en Afrique où bien souvent il existe de multiples termes pour désigner la famille, dont aucun ne peut être ramené à des notions strictes de résidence, comme en Europe ou dans la discipline démographique, c'est-à-dire le ménage ou le logement.

Il existe de multiples espaces familiaux, avec leurs règles d'inclusion et d'exclusion, et surtout leurs règles quant aux devoirs, obligations et droits qui lient les individus entre eux.

Par ailleurs, apparaît une contrainte importante dans cette définition de l'unité collective, qui se trouve directement signalée dans les déclarations de principes de la Démographie de la famille du CICRED : "toutes les personnes appartenant à une unité de population devraient appartenir à une et une seule unité". Ceci est une contrainte fondamentale qui induit une définition restrictive de la famille.

Pour illustrer ce problème, qui va au-delà d'un problème de collecte, nous allons nous appuyer sur un exemple emprunté à M.E. GRUESNAIS "Famille et démographie en Afrique" (document ORSTOM), qui s'appuie sur les Mossi de Haute-Volta.

Il s'agit de classer les individus, et le démographe se trouve confronté au problème de la définition de l'unité collective.

En milieu rural mossi, on peut retrouver certains niveaux familiaux :

- d'abord le niveau du Saka, qui est le quartier, et très souvent regroupe les individus d'un même lignage ;
- au niveau suivant, on trouve le Yiri (à tendance à disparaître), qui regroupe les frères, et ou les pères et les fils travaillant en commun sur un champ collectif ;
- ensuite, le Saka est constitué de la famille polygyne avec un ou plusieurs fils mariés, lesquels peuvent avoir leurs cours particulières.

En retenant les trois critères suivants : filiation, production, résidence, et en étudiant trois quartiers, on relève vingt cinq hommes mariés, ou en termes démographiques, vingt cinq unités biologiques. Ces unités se répartissent comme suit :

- critère ensemble de cours : 14 unités,
- critère cour : 22 unités,
- critère champ de brousse : 23 unités,
- critère champ de case : 19 unités.

La différence dans la répartition de ces unités, selon le critère choisi, laisse entrevoir les problèmes de sondage rencontrés pour une grosse enquête.

Les mêmes problèmes se rencontrent en France, avec la cohabitation sans mariage, les chefs de ménages seuls, etc.

Le critère le plus pertinent sera-t-il celui qui intègre le maximum d'autres critères dans sa définition, celui qui rend l'unité collective la plus opératoire pour l'étude des processus sociaux ?

Autrement dit, la reproduction, la migration, la fécondité, la mortalité se trouvent-elles le plus liées à la résidence, à la filiation ou à la production ?

Nous pensons, qu'à la limite cette question n'a plus à se poser en démographie puisque l'appareil analytique s'appuie sur l'individu, et que l'unité collective n'est qu'un instrument de collecte.

Nous signalerons à ce sujet l'apparition d'un paradoxe, en France. Au moment où l'on s'intéresse de plus en plus à la famille, tant du côté des pouvoirs publics, que du côté des démographes et autres, il n'existe plus de fiche collective de recensement, le ménage est une entité reconstruite à partir des bulletins individuels. On s'oriente vers le registre de population.

On aborde donc un point particulier de reconstruction des familles et de leur partition à partir des caractéristiques individuelles, ce qui pose un problème de typologie, mais aussi d'identification de certains individus à l'intérieur de l'unité familiale.

Le statut et le rôle des individus dans la famille sera l'autre aspect de la démographie de la famille.

II. TYPOLOGIE - STRUCTURES FAMILIALES/MODELES FAMILIAUX

Le problème de la construction des typologies repose sur le principe général d'inclusion-exclusion : un individu appartient à une catégorie et à une seule. Une unité familiale sera définie comme appartenant à ce type selon un ou plusieurs critères, ou sur un critère synthétique.

Ce que l'on appelle structure familiale est donc établi à partir de la relation de parenté et/ou par rapport à un individu désigné comme chef de l'unité.

Les typologies sont de nature transversale, elles donnent la position des individus et de l'unité collective à un moment t . Le risque de confusion entre typologies des structures familiales et "les modèles familiaux" - ou systèmes familiaux - se pose. Autrement dit, il ne faut pas confondre la diversité morphologique construite à un moment donné à partir de critères retenus a priori avec la pluralité des systèmes familiaux. Et du coup, on peut penser qu'un ensemble social a changé de modèle familial dominant, lorsque l'on compare les structures à un moment t_1 avec celles à un moment t_2 , alors que les critères de classement n'opèrent pas de la même façon à chacun des deux moments. Ce qui soulève le problème de l'utilisation des typologies

C'est ce genre de problème que se posent les démographes qui travaillent à partir des modèles de simulation comme LE BRAS et qui apporte des résultats utiles.

Les études de probabilités de transition peuvent mettre à jour des changements entre deux périodes, mais les zones d'ombre qui subsistent dans les passages entre t_1 et t_2 , rendent les conclusions incertaines sur la transformation réelle des systèmes familiaux.

Le problème principal des typologies est qu'il s'agit de données transversales. On a donc recours au cycle de vie démographique de la famille, c'est-à-dire l'histoire de la famille (GLICK). Mais que peut-on dire de deux familles dites nucléaires quand l'une est au début de son cycle et n'a pas encore d'enfant et que l'autre est à la fin de son cycle et ses enfants sont hors du sein de la famille.

On comprend que les structures ainsi construites, données transversales, ne peuvent être considérées comme étant elles-mêmes le processus - modèle familial - elles ne sont que l'expression à un moment donné de l'histoire de ce modèle familial, elles sont une phase du cycle de vie démographique de ce modèle.

La diversité des morphologies n'entraîne pas la diversité des modèles.

Par ailleurs, cette structure ne peut et ne doit pas être mise directement en relation avec d'autres données transversales, comme la descendance finale à un âge donné.

Autrement dit, un modèle familial a peut-être une influence sur le niveau de reproduction, mais ce n'est pas en juxtaposant directement structures familiales-descendances que l'on peut le montrer.

La démographie identifie les individus

Nous passerons rapidement sur les contingences méthodologiques.

On se posera la question du statut, du rôle, de la situation des chefs et des épouses de chefs, des fils mariés, des belles-filles à l'intérieur des familles.

On retrouvera le problème fondamental d'une identité construite a priori, la répartition nucléaire-élargie, à un moment donné, implique que des individus se retrouvent dans une position particulière à ce moment, chef ou fils, épouse du chef ou belle-fille. Il faudra donc étudier des trajectoires et non des positions ou même des positions à deux moments.

Nous allons faire une parenthèse.

La famille définie a priori implique des modèles familiaux, nucléaires ou élargis, mais ce qui fonde ces modèles n'est jamais abordé. Le processus qui fait passer de l'un à l'autre peut-être de nature différente, et donc beaucoup plus que de passer de l'un à l'autre c'est de savoir comment et pourquoi on y est passé.

On en est encore à rejeter le modèle évolutionniste lié à la modernisation et comme le dit TABUTIN, de même façon qu'il y a une théorie de la transition démographique, il y a une théorie de la transition de la famille, on pourra réfuter cette dernière sur les mêmes arguments que la première :

- contres exemples historiques,
- statut scientifique de la théorie.

Or, un même modèle peut persister mais sa perpétuation peut-être due à un contexte nouveau. A Abidjan, comme l'a illustré Ph. ANTOINE dans son intervention, l'habitat urbain ne favorise pas la nucléarisation, mais les liens de solidarité qui se maintiennent, répondent à un autre contexte que celui du milieu d'origine.

On ne peut parler de changement familial en se référant à des changements qui ne sont pas plus explicites, mais que l'on considère comme l'explication, il en va ainsi de l'urbanisation et des structures économiques.

Ces changements familiaux sont à leur tour, sans autre explication, vecteur du changement dans la fécondité. On peut faire un catalogue de ces changements : nuptialité, statut de la femme, intérêt pour la planification familiale, etc... Alors que la famille se trouve

fondée par la mise en relation de multiples systèmes tels que la filiation, la résidence, la propriété, etc... Cette interrelation génère la famille et les conditions de sa transformation.

III. FAMILLE ET PHENOMENES DEMOGRAPHIQUES

Il nous faut maintenant voir la famille face à la fécondité, face à la transition économique.

Famille/Fécondité

La famille est à rejeter comme variable indépendante, et à envisager comme une unité d'analyse.

Etudier la fécondité au sein de la famille n'est pertinent que si la famille est le lieu reconnu et effectif de la reproduction. Cela impose de se poser des questions : qui contrôle le mariage, la reproduction, la force de travail, etc...

Transition démographique/Famille

GODELIER a le premier approché le problème. Dans un régime de haute fécondité et de baisse rapide de la mortalité qui entraîne une multiplication rapide des noyaux familiaux et une coexistence de ces noyaux familiaux (il y a un élargissement de la fratrie comme il y a un élargissement de la famille verticale). On assiste alors à une transformation des temporalités des processus, si on constate un changement de temporalité dans un processus, il s'ensuit un changement de nature dans le processus qui mérite d'être étudié.

Il y a très peu de recherches qui posent ainsi le problème des relations des changements démographiques avec la transformation des modèles familles.

Toutefois, l'Amérique Latine est un exemple remarquable en ce qui concerne l'analyse de la famille, cela fait plus de quinze ans qu'il y a des études sur la famille. Le plus remarquable est l'isolement dans lequel se sont faites ces études, notamment sur famille et fécondité. Ce qui a été fait en Europe n'a pas été pris en considération en Amérique Latine, ni pour les critiquer, ni pour les incorporer.

En fait, il s'est opéré une certaine confusion, en ce sens que la critique s'est portée sur un plan méthodologique en démographie, alors qu'elle concernait le plan problématique. Toutefois, la critique de l'approche individuelle de l'analyse démographique a permis de développer d'autres champs, et en particulier de réintroduire une perspective historique des phénomènes démographiques.

Toutefois, au plan méthodologique, le matériel classique de l'analyse démographique est utilisé, aussi bien souvent on rencontre

un cadre théorique pertinent et une étude qui ne répond pas à la problématique qui a été posée, mais ceci est en train de changer.

A partir de la critique sur les caractéristiques individuelles, le problème s'est porté sur la reproduction de la population, mais avec les ambiguïtés sur les termes. Qu'est-ce que la reproduction de la population ? La reproduction de la société, des classes sociales, dans les classes sociales, de la force de travail. Ce dernier point est le plus développé.

Dès lors, la famille va devenir le siège de la reproduction de la force de travail. Ce qui peut être illustré par le succès du livre de MEILLASSOUX, qui correspondait bien à cette préoccupation, reproduction de la force de travail par rapport à la fécondité.

Il s'est donc opéré un glissement de l'objet d'étude : la fécondité est considérée comme fondement de la reproduction de la force de travail. La famille est alors apparue comme le point central de cette reproduction, comme médiation. Petit à petit, on glisse ensuite de l'instrument méthodologique (structures familiales) vers l'objet d'étude (la famille).

Tout un débat va se développer sur la famille médiation.

L'autre point qui se développe en Amérique Latine par rapport à la famille, ce sont les stratégies de survie. Elles veulent réintroduire, sous diverses influences, le rôle quotidien des individus à l'intérieur de la famille. Mais là aussi des ambiguïtés persistent. En effet, cette stratégie renvoie à une planification à long terme, alors que l'on s'appuie sur des données transversales. Elle peut aussi être critiquée par son absence de prise en considération des différentes temporalités, et par le fait que l'on se trouve dans un moment donné du cycle familial des individus.

Certaines critiques sont à apporter au concept même de stratégie de survie, mais ce concept est très intéressant quand l'on étudie les migrations. En particulier pour les migrations temporaires - c'est-à-dire la participation des individus à l'intérieur du milieu familial - qui constituent un phénomène très important en Amérique Latine. Ceci renvoie au modèle de CHAYANOV, où la famille redistribue les fonctions et les statuts des individus selon les situations auxquelles elle fait face. Modèle qui a été différemment interprété, mais qui a induit beaucoup d'études en Amérique Latine, et un large débat sur ces stratégies de survie.

DEBAT

Commentaire de Maria COSIO - En Amérique Latine, les études n'ont pas été isolées de l'Europe, dans la mesure où les parents idéologiques sont les anglosaxons surtout dans les années 1960-1970, sur le sujet de la situation de la famille.

L'influence des démographes argentins, ayant étudié en Europe, rapproche l'Amérique Latine de ce continent.

C'est plutôt la démographie de la famille en France qui a été coupée de tout le courant latino-américain.

La recherche sur la famille a été particulièrement développée en Amérique Latine, car les modèles de familles latino-américaines se sont toujours démarqués du modèle prédominant de la famille européenne. Ce modèle de famille européenne, du XVIIIème au XXème siècle, a marqué très fortement les études de la famille dans les études de la population et l'Amérique Latine s'est sentie en marge car elle n'était pas concernée par ce modèle.

Dès l'origine, les latino-américains ont toujours senti leur spécificité par rapport à un modèle qui n'était pas le leur, ceci est une autre raison pour expliquer l'originalité des études en Amérique Latine, que l'on peut qualifier de phénomène historique.

Question d'Yves CHARBIT - Je serais moins pessimiste pour sortir du transversal, car il me semble possible de confronter les enquêtes ménages et les questionnaires individuels. On arrive en mettant en relation, l'histoire génésique de la femme, son histoire nuptiale et même son histoire professionnelle, avec les structures familiales, telles que les donne l'enquête ménage, à évaluer et à critiquer éventuellement les typologies.

Ceci étant, je suis d'accord sur un problème de fond, qui est l'absurdité de dire que l'on va mesurer l'influence des structures familiales sur la fécondité, car cela peut-être dû à tout autre chose, ou quelque chose qui transite par la structure familiale.

Réponse d'André QUESNEL - Je pense qu'on est limité par l'appareil méthodologique, mais il faut travailler avec, ce qui implique de contrôler une structure à un moment donné. Ce que l'on peut faire à l'aide de toutes les histoires individuelles, génésiques, migratoires que l'on peut avoir, qui ont conformé la famille à travers le temps et l'ont amenée à cette structure que l'on a saisi à un moment donné.

C'est pour savoir, si cette structure à un moment donné se retrouve en conformité avec un modèle familial, qui est en action dans la société ou s'il s'agit simplement d'une transition, d'un passage de cette famille en particulier ou de la société entière.

Commentaire Maria COSIO - On s'intéresse à la famille dans les études de population, un peu comme un sous produit, et on rencontre toujours le problème de savoir quels sont les facteurs sociaux qui les produisent.

Sur ce point, se trouve une très grande ambiguïté, car il y a des

démographes qui se sentent obligés d'étudier la famille en tant que telle, et d'autres qui l'utilisent simplement comme un maillon dans une chaîne de causalité. Ceci explique la diversité et la non satisfaction qu'offrent ces études.

Des démographes s'intéressent à la famille, car elle peut servir à expliquer, et être une médiation entre l'individu et les phénomènes démographiques tels qu'ils s'expriment. Or, mettre en relief des typologies, famille nucléaire, famille élargie même en prenant l'âge du chef de famille, le nombre d'enfants... puis la nuptialité d'un côté et les migrations de l'autre en tant que variables indépendantes, donnent des choses assez bizarres, car ce sont des données transversales et ce qui préside à la mise en oeuvre de ce genre de relations est le cycle de vie pour lequel l'on n'a pas de données.

Il est intéressant de souligner, comme cela a été fait dans l'exposé, que la réflexion sur ce qui est utilisé de l'étude de la famille pour expliquer des phénomènes démographiques obéit à des préoccupations qui sont assez complexes et assez théoriques, et que l'on n'a jamais les moyens de vérifier. Il faudrait construire des méthodologies appropriées à ce genre de préoccupations.

La famille a surgi comme un objet important pour expliquer un certain nombre de choses mais jamais comme quelque chose que l'on étudie pour la démographie.

Commentaire - On est soumis à une contrainte fondamentale : saisir l'individu à partir d'une unité et d'une seule, ce qui enferme au plan de la collecte.

L'enquête menée par GRUESNAIS et LACOMBE au Congo, pose le problème d'aborder la famille dans son espace d'intervention et à la fois le fait de limiter les individus à un espace qui ne recouvre pas ces interventions, ces activités. Finalement, ils ont été conduits à étudier plusieurs choses en parallèle et à la fois : à respecter l'unité collective classique en démographie, faire des généalogies mais surtout mettre l'accent sur les différents espaces d'interventions familiales de l'individu. Mais comment ont-ils résolu cela au plan de l'observation et de l'analyse ?

Commentaire Patrick LIVENAIS - La collecte a déterminé une certaine appréhension de la famille chez le démographe, ce qui est peut-être un peu dommage, car pendant très longtemps en démographie, on ne considère la famille que sous un seul aspect, c'est-à-dire un nombre rapporté à une résidence.

La diversité des systèmes familiaux à l'échelle de la planète, est très grande, l'Europe n'y échappe pas, pas plus que l'Amérique Latine, ou l'Afrique. L'intérêt de critères comme la filiation, l'héritage permet d'échapper à la simplification du démographe, et donc d'enrichir la théorie.

Commentaire Maria COSIO - Le développement des recensements, des statistiques d'état civil qui datent du milieu du XVIIIème siècle, et qui a été tout à fait remarquable pendant le XIXème siècle - mise en place des questionnaires de recensements, des définitions - coïncide avec le développement de ce modèle familial qui est très limité, mais

qui soutend ces questionnaires.

Toutes ces notions soutendent la collecte, et en particulier les recensements et statistiques d'état civil, c'est cette notion de famille qui est devenue prédominante en Europe aux XIXème et XXème siècles, et qui est en train de poser des problèmes actuellement car la famille a de nouveau évolué.

L'influence de ce modèle est énorme, car les questionnaires et définitions de recensement datent de cette époque-là et donc s'appuient sur cette définition de la famille.

Commentaire Yves CHARBIT - Cette définition pose un problème de fond. Dans les Caraïbes, quand on entreprend le recensement de la Guadeloupe et de la Martinique en 1974, il y a un chef de ménage qui est déclaré officiellement. Mais en réalité c'est la femme qui a le pouvoir dans la famille et on retombe sur le grand débat matrifocalité, relation de pouvoir dans le groupe... Dans le cas de la France, le problème est le poids relatif des structures démographiques et du contexte qui fait que l'on aboutit à telle définition. Dans la France du XIXème siècle, tout est fait dans l'organisation sociale pour que le chef de famille soit l'homme, même si au niveau coutumier, il peut y avoir un contre pouvoir de la femme.

On voit bien comment dans le contexte local, l'outil statistique colle avec la réalité.

Le problème est dans les pays en voie de développement, car on repose la question. On est dans un contexte de colonisation, et le problème est d'apprécier dans quelle mesure il y a démarquage ou calque à partir d'une imitation. Cela pose un vrai problème quand on transpose d'un pays à l'autre. Pour bien comprendre, il faut mesurer le poids de l'héritage colonial.

Commentaire André QUESNEL - A partir de-là, il s'agit de savoir ce que recoupe la définition que l'on va utiliser, d'autant plus que le milieu familial se transforme. Dans le cas du Mexique, en milieu urbain, il convient de se demander si les difficultés d'occupation de l'espace n'engendrent pas une transformation du système familial, dans la mesure où le modèle familial - le père et ses fils mariés qui résident autour de lui - par l'occupation de l'espace qui se fait dans la ville de Mexico, ne peut plus se réaliser. Ce qui ne veut pas dire que l'éclatement dans l'espace urbain a coupé toutes les relations qu'il y avait entre le père et ses fils, même cela les a transformées. Vers quel type de famille s'orienté-t-on ? On ne sait pas. Par contre, aborder chaque individu comme chef de ménage dans son milieu de résidence sans savoir si vit son père, où, ... et quelles relations il entretient avec lui, suppose que l'on laisse échapper beaucoup de renseignements. Il en est ainsi chaque fois que l'on raisonne sur l'unité collective recensée au lieu de résidence de l'enquêté.

SÉMINAIRE EHESS :

CHANGEMENTS DEMOGRAPHIQUES
EN AFRIQUE ET EN AMERIQUE LATINE

*

ANNÉE 1984 - 1985

JUIN 1987

EHESS

ORSTOM